

Rumeur

Thomas Lavachery

Le livre

«Voilà Tarir, le mangeur de capincho !» Tarir a reçu l'insulte comme un coup de pied dans le ventre. Chez les Indiens Zapiro, le capincho est un animal honni, un brouteur d'herbe, un pleutre qui pleure au moindre danger.

N'importe quel Zapiro traité de cette manière aurait donc riposté. Mais pas Tarir, le timide, le taiseux, qui n'a rien trouvé à dire. Depuis, la rumeur a circulé, Tarir est devenu un paria parmi les siens. S'il ne veut pas mourir d'une flèche dans le dos, il doit partir. Vers la forêt du Pays mort qui abrite les exclus ? Vers Los Blancos, la ville où les Indiens ne sont pas les bienvenus ? Le destin de Tarir est en marche...

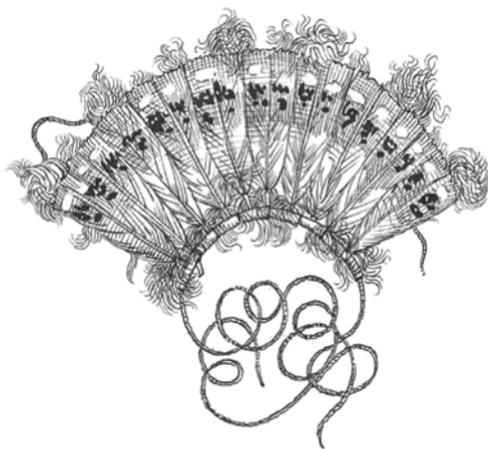
L'auteur

[Thomas Lavachery](#) se classe dans la catégorie des écrivains d'imagination : «J'ai besoin d'installer mes personnages dans des univers qui sont très éloignés du mien, tant sur le plan temporel que spatial.» Le Moyen Âge pour *Ramulf*, l'épopée Viking pour *Bjorn*... des mondes qu'il décrit toujours avec une grande liberté. Cette fois, le romancier nous entraîne en Amazonie au XIX^e siècle, pour nous parler d'un thème pourtant très actuel : le poison de la calomnie, bien avant l'invention des réseaux sociaux.

Thomas Lavachery

Rumeur

Illustré par l'auteur



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À mon ami et meilleur complice Denis Roussel

*La morsure la plus dangereuse parmi les bêtes
les plus farouches est celle du calomniateur.*

Pierre-Jacques Changeux (1762)

*Les blessures de la calomnie se ferment,
mais la cicatrice demeure.*

Hypolite de Livry (1808)





Churu

C'était le temps du défrichage. Il fallait couper des arpents de forêt pour planter le manioc, et les cousins des montagnes étaient venus nous aider. Pour nous, les enfants, les journées n'étaient que jeux dans la rivière, parties de cache-cache, batailles de boue...

Je me nomme Tarir, de la tribu des Zapiro, et j'avais douze ans à cette époque. Mon père et mes oncles m'estimaient, car je promettais beaucoup. Habile à grimper aux arbres, bon nageur, je tirais à la sarbacane comme peu d'enfants de mon âge. Je n'avais qu'un seul défaut, ma timidité. Mon père et mes oncles faisaient du bruit, ils criaient plus souvent qu'à leur tour – pour dire bonjour, pour dire au revoir, pour dire «Je suis un Zapiro! Je suis fort! Je suis un jaguar qui gronde dans la nuit!» Ils riaient en frappant leur poitrine, ils chantaient en s'accompagnant du tambour...

Moi Tarir, je parlais bas et je ne possédais pas encore de tambour. J'étais heureux, cependant. J'avais confiance dans l'avenir. Je serais un jour comme mon père, vociférant, tapageur – je deviendrais un Zapiro à part entière. Il me fallait seulement grandir et affermir mon cœur.

Les enfants des cousins montagnards, ceux de ma génération, étaient déjà bruyants à souhait. Ils riaient pour un rien, poussaient des hurlements pour le simple plaisir de se faire entendre. Ils tiraient la queue de nos chiens, tarabustaient nos singes familiers... Ils racontaient sans cesse leurs aventures, toutes sortes d'exploits extraordinaires dignes de Kawaru, le héros de l'Ancien Monde. J'écoutais leurs fanfaronnades avec une crédulité qui, aujourd'hui, me fait sourire.

L'un de ces cousins des montagnes s'appelait Churu. Il avait onze ans, de larges épaules et un œil mort à cause d'un accident. Je le revois comme si c'était hier. Son visage, le son de sa voix, son allure dégingandée... tout est resté imprimé dans ma mémoire et y demeurera jusqu'à ma mort. Churu a marqué ma vie.

Dès son arrivée, il s'était comporté en seigneur, mettant tous les enfants à ses ordres, même les gar-

çons plus grands que lui. Il avait le don des chefs. Cela n'est pas un mal, au contraire, mais lui était un mauvais chef. Il prenait plaisir à tourmenter, à humilier. Sa langue piquait. Très vite, je compris qu'il ne m'aimait pas. Chose étrange, il me laissait tranquille, m'adressant à peine la parole. Les méchants tours qu'il jouait aux autres, je n'y avais pas droit. Avait-il peur de moi, de ma force? J'ai peine à le croire.

Les jours passaient, et les arbres tombaient, chacun avec un bruit différent. La parcelle serait bientôt défrichée. La présence des cousins, qui touchait à sa fin, m'avait rendu plus sociable. Je m'étais fait de bons compagnons parmi eux: Chango, Tii et la jolie Nawir. Un matin que je les attendais tous les trois pour aller pêcher, ils ne vinrent pas au rendez-vous. Et ils m'évitèrent durant la journée.

À partir de ce moment, les cousins des montagnes se mirent à me lancer des regards de mépris, les enfants comme les adultes. Que se passait-il? Qu'avais-je fait pour mériter pareil traitement? Le jour suivant, mon père se battit avec un montagnard, l'un de ses vieux amis. Quand je lui demandai la raison de cette querelle, il resta évasif, et je compris qu'il ne désirait pas me répondre.

Ma mère demeura longuement à côté de ma couche, ce soir-là. Nous ne disions rien tandis que la fête battait son plein au-dehors. Les ombres mouvantes des danseurs animaient l'intérieur de notre maison. Les tambours faisaient trembler la terre jusque dans sa moelle profonde.

Ils partaient le lendemain. Les cousins s'en retournaient dans leurs montagnes, et ce départ me réjouissait. Ma mère aussi semblait l'attendre avec impatience.

La fièvre me prit dans la nuit, si bien que je restai couché longtemps après le lever du soleil. Je n'assistai pas au départ. Chango, Tii et Nawir rentrèrent chez eux sans m'avoir revu, et je pense qu'ils en furent contents. Ma maladie dura quelques jours. Lorsque je recommençai à côtoyer mes frères et sœurs du village, je sentis le malaise qui m'entourait. Les regards de biais, les silences. C'était subtil : personne, jamais, ne se montrait désagréable.

Ma présence gênait, voilà tout.

Mon père et mes oncles faisaient comme si de rien n'était. Leur gentillesse à mon égard, démonstrative, tapageuse, me réconfortait sans tout à fait me rassurer. Ma mère cachait mal son inquiétude. Je l'interrogeais parfois, mais elle inventait de fausses

raisons à son humeur. Il me fallut attendre un mois avant de comprendre de quoi il retournait.

Je me trouvais seul à remonter la rivière, mon harpon à la main, quand je tombai nez à nez avec Yakum, un garçon espiègle.

Me voyant venir à lui, il sourit en plissant les yeux.

– Voilà Tarir, le mangeur de capincho !

Je reçus l'insulte comme un coup de pied au ventre. Yakum gloussait tout en me dévisageant. L'idée de lui sauter dessus et de le rosser me traversa l'esprit, bien sûr, mais j'en fus incapable... Tout s'éclairait. On m'accusait d'une grande infamie. Qui avait pu... ? Pourquoi ?

Yakum fila en riant. J'avais les bras paralysés, la poitrine oppressée, tel un guerrier touché par le curare. Tarir, le mangeur de capincho...

– Churu, prononçai-je alors. Ça ne peut être que lui !



Hommages, remerciements

Les Indiens de *Rumeur* n'existent pas plus que les capinchos, ces rongeurs timides qui contribuent indirectement aux souffrances du héros. L'Amazonie du roman est pour une large part inventée. Néanmoins, j'ai tenu à étayer mon texte, à nourrir mon imagination de nombreuses lectures, récits et synthèses anthropologiques, ouvrages sur la faune et la flore amérindiennes...

Parmi les savants consultés, j'en citerai deux, auxquels je voudrais rendre hommage en toute modestie : Philippe Descola, auteur des *Lances du crépuscule*, chef-d'œuvre de la collection Terre humaine, et Alfred Métraux. Ce dernier fut le compagnon de mon grand-père à l'île de Pâques lors de l'expédition franco-belge de 1934. Je l'ai beaucoup lu autrefois, à l'époque où je travaillais à mon mémoire en histoire de l'art*, et ensuite

* *Henri Lavachery, la carrière d'océaniste d'un initiateur dans l'étude des arts non-européens en Belgique*, Université libre de Bruxelles, mémoire de licence en histoire de l'art et archéologie, année académique 1992-1993.

pour d'autres travaux: un livre* et un film documentaire** sur l'expédition de 1934. *Rumeur* m'aura offert l'occasion de retrouver la prose rigoureuse de Métraux, son implacable lucidité d'esprit. *Les Indiens de l'Amérique du Sud, Religions et Magies indiennes d'Amérique du Sud, Écrits d'Amazonie, Mythes et Contes des Indiens Matakó...* les écrits sur l'Amérique dominent la bibliographie d'Alfred Métraux, par ailleurs éclectique.

La recherche d'informations, l'une des joies du romancier, devient pure jouissance lorsque la source est magistrale.

Le cahier central de *Rumeur* est une idée de mon éditrice, Véronique Håitse; la mise en couleurs des images est due à Denis Roussel, à qui le livre est dédié. Merci à tous les deux, pour cela et, plus encore, pour leur soutien exigeant, infiniment précieux.

* *Île de Pâques 1934, deux hommes pour un mystère*, Bruxelles, Labor, 2005.

** *L'Homme de Pâques*, Y.C. Aligator film, 2000.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Bjorn, le Morphir

Bjorn aux Enfers

tome 1 : *Le prince oublié*

tome 2 : *La mort du loup*

tome 3 : *Au cœur du Tanarbrok*

tome 4 : *La reine bleue*

Bjorn aux Armées

tome 1 : *Le jarlal*

tome 2 : *Les mille bannières*

tome 3 : *La reconquête*

Collection MÉDIUM +

Ramulf

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2019

ISBN 978-2-211-30271-5